

*LES DIALOGIQUES DU MEMORIAL DE CAEN*

Cycle 2016

Premier semestre

Cycle : Réflexion sur la civilisation numérique

par Charles-Edouard Leroux

[celeroux@orange.fr](mailto:celeroux@orange.fr)

## 2. Les périls mémoriels

Un spectre hante le monde, dont Internet est le Grand Avatar : le spectre du Réseau... Au moment d'euphorie succède le temps de la déception. Du ridicule à la bêtise, en passant par la médiocrité, inventaire des périls dont Twitter et Facebook, si nous n'y prenons garde, pourraient bien constituer les têtes de pont...

---

Voilà une vingtaine d'années que se développent de plus en plus massivement les Technologies de l'Information et de la Communication (TIC) dans un climat généralement propice. Bien au-delà du secteur professionnel, ces nouvelles technologies investissent désormais chaque moment de notre vie quotidienne au point de devenir indissociables de la société de loisirs dont elles infléchissent les rythmes, depuis la recherche systématique de raccourcissement des délais jusqu'à la fièvre qui nous pousse à mener de front une pluralité d'actions. Désormais composantes majeures de nos économies, les nouvelles technologies nous font vivre dans un environnement de chrono-compétitivité généralisée, bercé par le chant des quatre Sirènes appelées Immédiateté, Sécurité, Ouverture, Evasion.

*Etre ou ne pas être connecté* : tel est désormais l'alternative existentielle du nouvel Hamlet qu'est cet *individu hypermoderne* observé et analysé par Nicole Aubert<sup>1</sup>. La sociologue et ses collaborateurs décrivent cet émergence de l'individu nouveau, *individu hypermoderne*, dont les émotions, les appréciations, les comportements, en somme les manières d'être, seul ou avec autrui, sont voués à différer radicalement de celles de ses aînés. Il est vrai que l'avènement de la société de consommation et l'expansion de la logique marchande à l'époque des Trente Glorieuses, associés à la mondialisation de l'économie au seuil des années 80, avaient de longue instauré un climat propre à accueillir favorablement le bouleversement des technologies de la communication. Néanmoins cette nouvelle phase, phase numérique, de l'éclatement des limites dans lesquelles jusque-là se construisaient les identités collectives et individuelle acquiert une telle dimension que ce qu'éprouve, ce que vit, ce que devient l'*individu hypermoderne* résulte directement de la globalisation de la société marchande associée aux nouvelles technologies de l'information et de la communication.

---

<sup>1</sup> Nicole Aubert : *L'individu hypermoderne*. Erès, 320 p., 2010.

Il me semble donc parfaitement légitime que nous éprouvions les plus vives inquiétudes face à ces métamorphoses de la société et des individus, dont les modes de pensée et les comportements nous déconcertent et parfois nous inquiètent. Sommes-nous à la veille d'entrer dans une société semblable à celle que décrit George Orwell dans *1984*<sup>2</sup> ? Nous consacrerons notre prochaine rencontre aux moyens qui permettraient de concilier les libertés individuelles en démocratie avec l'usage généralisé des nouvelles technologies.

Mais avant cela, il me semble nécessaire de réfléchir aux périls que la révolution technologique en cours, en l'occurrence la révolution numérique, fait courir à nos sociétés. Tenant compte, ainsi que le montre Gilles Babinet, spécialiste des enjeux du numérique, de cette leçon de l'histoire qui nous a appris qu'on ne pouvait pas empêcher le progrès (pensez à l'importation de la soie chinoise en Europe ou à l'invention du métier à tisser), mais que nous pouvons du moins collectivement tenter d'en maîtriser les usages, s'impose la tâche, ainsi que l'indique le titre de son livre, de *Penser l'homme et le monde autrement*<sup>3</sup>. Et la tâche est probablement urgente, étant donné la vitesse à laquelle s'imposent présentement les nouvelles technologies : tweets, SMS, mails, vidéos en ligne sur YouTube, informations sur les serveurs de Facebook, sur les téléphones mobiles (connectés ou non), sans compter nos téléviseurs connectés à une box, les caisses enregistreuses des supermarchés, les caméras de surveillance et même nos systèmes d'alarme domestiques se comptent par tant de Zeta octets (Zo)<sup>4</sup> que Gilles Babinet fait mention des évaluations de la société de recherche IDC selon laquelle « *l'information disponible tous les deux jours à la surface de notre planète en 2020 devrait tourner autour des 40 Zo...* », soit autant d'informations qu'entre le début de la culture humaine et 2003 ! La grande question à laquelle nous sommes présentement confrontés, et qui constitue ce que j'appelle *le paradoxe mémoriel numérique*, est ainsi celle d'une mémoire numérique d'une telle ampleur que nous ne serions pas en mesure d'en maîtriser les effets et qui, par là-même, réduirait à l'impuissance nos cerveaux dont nous nous lamentons déjà qu'ils soient rendus « *disponibles pour Coca-Cola* » ! Le grand enjeu, qui pourrait devenir le grand péril, de la civilisation numérique est bel et bien le *Big data*, formule anglaise qui désigne les données massives (ou *mégadonnées*) si volumineuses qu'elles deviennent impossibles à maîtriser avec les moyens classiques de gestion des données informatiques. D'où le plus grave des périls mémoriels : comment feront nos cerveaux pour rechercher, partager, analyser et visualiser dans un avenir proche ces *big data* qui seront probablement véhiculés sur les réseaux en 2025 par quelque 100 milliards d'objets et de machines connectés.

Et l'enjeu n'est pas seulement quantitatif dans la mesure où c'est *la nature* même de nos mémoires qui va se trouver qualitativement affectée au point que nous ne sommes pas en mesure de prévoir comment nos esprits seront à même de gérer d'une manière encore libre et inventive les domaines religieux, culturels et politiques investis par les nouvelles technologies de l'information.

---

<sup>2</sup> Georges Orwell (1903-1950) : *1984* (1949). 480 p. Folioplus Classiques, 2015.

<sup>3</sup> Gilles Babinet : *Big Data. Penser l'homme et le monde autrement*. 248 p. Le Passeur, 2015.

<sup>4</sup> Un Zetta octet (Zo) correspond à 1 000 000 000 000 000 000 000 d'octets !

L'individu que nous appelons *hypermoderne* se trouve d'autant plus perméable aux bouleversements générés par le numérique que la société de consommation de masse l'a préalablement rendu addictif aux biens de consommation et de services dans des quantités toujours plus importantes. Centré sur la satisfaction immédiate de ses désirs, l'individu hypermoderne que Charles Melman, psychanalyste, nous décrit centré sur le « *jouir à tout prix* » et intolérant à la frustration<sup>5</sup>. Cet « *homme sans gravité* », c'est-à-dire débarrassé du poids de la culpabilité et du passé, cet homme censé être libéré des limites et des interdits, donc de la mémoire, saisit d'autant plus volontiers, dans l'accès aux nouveaux outils numériques, de nouvelles perspectives de dépassement de soi et de quête d'Absolu. Un péril majeur est que cet individu amnésique sommé d'être toujours plus performant, cède au vertige du numérique jusqu'à tomber dans un excès d'inexistence, jusqu'à la psychose au cas où la société lui retirerait les supports devenus indispensables pour être un individu, sinon au sens plein du terme, du moins un individu pleinement virtuel.

Nous expérimentons tous, directement ou indirectement aujourd'hui, à quel point il devient déjà difficile de se déconnecter des technologies de communication. L'une des manifestations les plus périlleuses de la révolution numérique réside probablement dans ce que Gilles Finchelstein a désigné comme *la dictature de l'urgence*<sup>6</sup>, si préjudiciable aux loyautés mémorielles qui soutiennent normalement nos projets individuels et collectifs. Déficit mémoriel provoqué par l'accélération du temps numérique, un temps du court terme, qui ne s'écoule pas, celui des instants qui se succèdent, un temps sans durée, un temps héraclitéen fait d'une succession d'instantanés dont chacun abolit le précédent : « *nous sommes et nous ne sommes pas* », écrivait Héraclite l'Obscur<sup>7</sup>, anticipant il y a 20 siècles le temps numérique, un temps hors mémoire humaine qui, si nous n'y prenons garde risque d'aboutir au sacrifice des générations futures. Un péril autrement plus grave que celui de la Dette et probablement aussi périlleux que la perspective du Réchauffement climatique. Nous en mesurerons les conséquences, lors de la prochaine séance, sur la délégitimation de la politique.

L'exemple du téléphone portable nous est à tous familier, dans la mesure où partout, rues, cafés, lieux publics, il semble impossible d'échapper au spectacle parfois affligeant de ses utilisateurs. Des études aussi amusantes qu'inquiétantes décrivent les problèmes relationnels occasionnés par les usages des technologies de communication. Je viens d'évoquer à propos du téléphone portable la métamorphose de notre rapport au temps. Mais le rapport à l'espace n'en est pas moins problématique dans la mesure où les usagers du numérique peuvent être physiquement présents tout en étant « branchés » ailleurs. Le numérique nous est l'occasion d'une expérience collective inédite, celle d'un espace sans distance, comme elle a inauguré celle d'un temps sans délais. Comme nous y invitent deux sociologues, Franck Jauréguiberry et Serge Proulx, prenons garde de ne pas voir un péril majeur là où se modifie et même est facilité notre mode de vie, là où nous ne faisons que

---

<sup>5</sup> Charles Melman : *L'homme sans gravité. Jouir à tout prix. Entretiens avec Jean-Pierre Lebrun* (2002). Réédition Folio essais 2005.

<sup>6</sup> Gilles Finchelstein : *La dictature de l'urgence*. 256 p. Fayard/Pluriel, 2013.

<sup>7</sup> Héraclite (fin VIe siècle av J-C) : *Fragment. Citations et témoignages. Fragment 50*. 364 p. GF.

changer nos habitudes<sup>8</sup>, comme ce fut le cas des réseaux de navigation, des réseaux aériens, ou des réseaux téléphoniques. Les auteurs ne se privent d'ailleurs pas d'insister avec raison sur le bénéfice du téléphone portable qui permet de multiplier les opportunités de contact, de coordonner différentes occupations ou de maintenir le lien que l'éloignement supprime. Il s'agit simplement ici de maintenir ou de rétablir un art de vivre à l'ère du numérique face à l'hyperconnexion et aux addictions auxquelles elle donne lieu. C'est ce qui a conduit à inventer la *déconnexion partielle*, autrement dit la capacité se couper de l'Internet et du téléphone mobile, par exemple. Dans un petit essai consacré aux excès du portable<sup>9</sup>, l'un des deux sociologues, Franck Jauréguiberry, tout en réaffirmant que l'aptitude à se déconnecter devait demeurer une condition essentielle de notre savoir-vivre, insiste sur ce que les nouvelles technologies de communication apportait deux périls ; le premier en ce que les outils numériques étaient inévitablement voués à se transformer en outils de surveillance, renouant avec le thème orwellien de Big Brother ; le second en ce que le numérique inaugurerait une nouvelle forme d'inégalité, entre d'une part les individus capables de se déconnecter, pratiquant au moins la déconnexion partielle, et des individus voués à rester connectés, par addiction ou comme piégés par la nécessité psychologique ou l'obligation professionnelle. Nous retrouvons d'ailleurs dans ce propos la même dichotomie que dans le rapport à la consommation. Tant il s'agit de nous assurer que nous saurons demeurer les acteurs des nouvelles technologies, sans risquer de nous laisser submerger par elles. L'état naissant de la civilisation numérique est bien révélatrice des nouveaux enjeux sociaux, économiques et politiques de la société hypermoderne dans laquelle nous sommes désormais entrés.

A l'heure de la mondialisation et de l'effacement (relatif) des frontières, il est intéressant de porter la réflexion sur les enjeux du voyage à l'ère numérique. Déjà considérablement transformée par le développement des moyens de communications (train, avion) à l'ère industrielle et par l'avènement du tourisme de masse, l'expérience du voyage connaît une nouvelle métamorphose, ainsi que le montre une enquête menée Franck Jauréguiberry et Jocelyn Lachance<sup>10</sup> qui conduit au *voyageur hypermoderne*. L'avènement des TIC semble en effet en passe de transformer profondément l'expérience du voyage chez des internautes et des usagers du mobile qui n'ont que faire des distances et vivent déjà au quotidien dans une sorte d'ubiquité médiatique. Dans ces conditions, où résident l'exotisme, l'étrangeté, l'inédit qui nourrissent encore naguère le désir du voyageur ? Partir, rompre les amarres, cela peut-il encore avoir aujourd'hui, dans le monde hyper connecté, la teneur de « l'invitation au voyage » qui a constitué pendant plusieurs siècles le motif romantique de toutes les nostalgies et de toutes les aventures ? Comme y insistent les auteurs, la possibilité même du voyage ne peut se concevoir que dans des formes de déconnexion volontaires aux technologies de communication, et de plus en plus rares sont ceux qui parviendront à s'y tenir. Un nouveau

---

<sup>8</sup> Franck Jaureguiberry et Serge Proulx : *Usages et enjeux des technologies de communication*. Erès, 144 p., 2011.

<sup>9</sup> Franck Jaureguiberry : *Les branchés du portable*. 160 p., PUF, 2003.

<sup>10</sup> Francis Jauréguiberry et Jocelyn Lachance: *Le voyageur hypermoderne. Partir dans un monde connecté*. Erès, 128 p., à paraître en mai 2016. Des mêmes auteurs : *De la déconnexion partielle en voyage : l'émergence du voyageur hypermoderne*. Revue *Réseaux*, n° 186 : *Déconnexions*, <https://www.cairn.info/revue-reseaux-2014-4-page-51.htm>

romantisme se fera jour peut-être, qui se fondera sur le désir d'une déconnexion totale. Mais en attendant, l'enquête de nos auteurs conclut que les voyageurs interrogés optent généralement au mieux pour une déconnexion partielle, et en somme un compromis qui devient le propre de l'expérience hypermoderne du voyage.

Qu'en est-il en définitive de ce grand mot-culte de *communication*, quand les propos des blogueurs s'avèrent souvent ridicules, quand les messages de Twitter se révèlent la plupart du temps bavards et creux, que les pages Facebook débordent de bêtises et que globalement le niveau des échanges constatés apparaît effarant de médiocrité. Ainsi que le suggère Antoine Dupin dans un guide consacré au bon usage des réseaux sociaux<sup>11</sup>, nous avons un sérieux apprentissage à opérer pour atteindre à un usage intelligent du numérique. L'auteur nous invite en premier lieu à distinguer entre les attentes ou les peurs excessives qui font vivre les consommateurs dans une sorte de « *greed and fear* », ce mélange d'avidité et de crainte qui entretient le stress quotidien des opérateurs boursiers, et les réactions affectives aveugles, inappropriées que provoque la fréquentation intempestive des réseaux, avec leur cortège de déficience en matière de connaissance, avec les déficits de mémoire occasionnés par des acquisitions fragmentaires et superficielles, la fréquentation hasardeuse des réseaux obéissant le plus souvent à un processus d'imitation sans esprit critique, et provoquant des réactions émotionnelles passagères qui prennent le plus souvent le pas sur l'exercice patient de la pensée logique. A quoi s'ajoute le sentiment illusoire, si manifeste dans les réseaux, d'une maîtrise des événements extérieurs résultant du sentiment narcissique d'avoir tous les droits.

En l'état actuel de l'usage des réseaux, ces comportements sont si fréquents qu'ils ne semblent pas près de se modérer, comme si la communauté des internautes n'était animée que du souci de la performance dans la promotion par chacun de ses activités et de ses compétences supposées, sur le modèle des publicitaires, des entrepreneurs et des politiques. Ce dont témoignent par exemple les études qui portent sur les *blogs*, ces *cyber-carnets* ou *bloc-notes* numériques dont on dénombrait 156 millions en 2011, avec un million de nouveaux articles publiés chaque jour, 31 millions de blogs au Etats-Unis en 2012, et la probabilité qu'il se crée chaque mois dans le monde quelque 3 millions de blogs, sachant au demeurant qu'un nombre important d'entre eux n'a guère de longévité, indice des amnésies individuelles et collectives à l'œuvre sur le web.<sup>12</sup> Il n'est pas interdit d'échapper au péril ; encore est-il urgent pour cela d'acquérir la maîtrise nécessaire à un usage positif des médias sociaux.

C'est le genre de constat qui conduit Vincent Folliot, professeur d'histoire-géographie, à engager une réflexion approfondie sur les usages de l'informatique connectée, en particulier Facebook et Twitter, tant dans la sphère professionnelle que dans les usages privés, et en particulier dans le domaine de l'éducation, qui intéresse au premier chef notre enseignant. Nous imaginons aisément qu'un tel projet constitue un vaste programme ! Comment en effet ne pas être dupes des discours instillés par les principaux réseaux sociaux, qui ont pour fonction première, écrit-il, de « *contribuer à la*

---

<sup>11</sup> Antoine Dupin : *Communiquer sur les réseaux sociaux. Guide pratique*. 178 p. FYP éd., 2010.

<sup>12</sup> Source Wikipedia, art. *Blog*.

*construction d'une société mondiale interconnectée au service du capitalisme informationnel* »<sup>13</sup>. Si la fonction du numérique est essentiellement économique, la maîtrise de ses usages est profondément politique, c'est-à-dire profondément humaine, raison pour laquelle elle est affaire d'éducation. En lisant Vincent Folliot, je ne peux éviter de faire le vœu qu'advienne un grand texte comme celui rédigé par le philosophe allemand Lessing en 1785, à la veille de la Révolution française : *L'éducation du genre humain*<sup>14</sup>, un texte dont le titre serait : *L'éducation du genre humain à l'ère du numérique*, et qui se proposerait de réhabiliter la « valeur esprit », pour reprendre une formule de Paul Valéry, contre la logique libérale à l'œuvre sur les réseaux.

En attendant, je vous recommande comme esquisse d'une telle entreprise le petit essai de Bernard Stiegler publié en 2008 : *Réenchâter le monde. La valeur esprit contre le populisme industriel*<sup>15</sup>. Un populisme industriel et même hyperindustriel mondialisé qui tire présentement parti de la révolution numérique « *pour faire du siège de l'esprit, écrit Bernard Stiegler, un simple organe réflexe: un cerveau rabattu au rang d'ensemble de neurones, un cerveau sans conscience* »<sup>16</sup>. Une manière de nous alerter sur ce que la civilisation numérique offre des outils séduisants jusqu'à l'addiction, mais dont précisément un usage non maîtrisé pourrait se payer très cher dans la mesure où il ne s'agit de rien moins que de la disparition de l'esprit. Quelque ampleur que l'on donne à ce terme d'esprit, que l'on soit cognitiviste ou métaphysicien, il est à entendre comme cette puissance immatérielle à partir de laquelle se constituent représentation, réflexion, conscience, doute, critique, projet, affectivité, intuition, jugement, valeurs, en somme tout ce qui engendre le monde proprement humain dans sa diversité et à travers ses métamorphoses continues. C'est probablement cette intuition de la « valeur esprit » qui a inspiré au très provocateur éditorialiste australien Giles Coren un trait d'esprit qui a défrayé la chronique en 2010, alors que Mark Zuckerberg, le créateur de Facebook, venait d'être élu *homme de l'année* par *Time magazine*, l'éditorialiste de *The Australian* comparant alors Zuckerberg à Hitler pour « *avoir abruti la planète* » !

Si les bénéfices des réseaux sociaux dans leur état actuel nous sont bien connus, si la liste est longue des services que rend le numérique à l'organisation de la société, de l'économie à la médecine, en passant par les lieux de formation et de partage d'information, ne perdons pas de vue que son objectif premier, et probablement exclusif, est à l'heure actuelle d'exploiter les contenus fournis, souvent à leur corps défendant, par les utilisateurs, pour le seul profit des communicants et des géants du numérique dont Google, la seule entreprise qui ne connaisse pas la crise, avec ses centaines de milliards de pages web et ses centaines de milliards de capitalisation boursière, possède aujourd'hui le quasi-monopole, avec Apple et Microsoft. De fait, la « *méthode Google* », pour

---

<sup>13</sup> Vincent Folliot : *Les réseaux sociaux rendent-ils idiot ? La société de l'évitement figurée par Facebook et Twitter est-elle encore apte au politique ?* 100 p. Books on demand, 2013.

<sup>14</sup> Gotthod Ephraim Lessing (1729-1781) : *L'éducation du genre humain* (1780). Aubier, 1946.

<sup>15</sup> Bernard Stiegler : *Réenchâter le monde. La valeur esprit contre le populisme industriel*. 176 p. Champs Essais, 2008.

reprendre le titre de l'ouvrage de Jeff Jarvis<sup>17</sup>, a pour fonction exclusive la performance managériale au service du consumérisme technique et commercial mondialisé, dont le cœur est constitué par la publicité. Il s'agit exclusivement de pousser les cerveaux à intégrer à tout prix les paramètres permettant d'optimiser le trafic et les ventes sur site. D'ailleurs ne manquent pas à l'heure actuelle, dans le monde de l'entreprise, les ouvrages à destination des managers et des adeptes de la performance préconisant de mille et une manières la « méthode Google ». Ainsi ce coffret de trois livres qui pourraient constituer l'*Ancien* et le *Nouveau Testaments* ainsi que la *Légende dorée* de la nouvelle Idole, réalisés par des experts agréés par Google Adwords, la régie publicitaire créée par Google en 2010, dont les titres et la présentation résument à eux seuls l'esprit du capitalisme numérique mondialisé (que Bernard Stiegler qualifierait d'« esprit perdu du capitalisme »<sup>18</sup>):

« *Ce coffret contient trois livres : le premier vous apprendra à analyser le trafic de votre site pour améliorer ses performances grâce à Google Analytics et Universal Analytics ; le second vous permettra d'optimiser votre tracking grâce à Google Tag Manager ; le troisième vous permettra de planifier vos campagnes de publicité, de les mettre en œuvre, les mesurer et les optimiser afin de maîtriser votre budget publicité sur Internet grâce à Google Adwords...* »<sup>19</sup>

L'une des menaces les plus flagrantes que la civilisation numérique fait peser sur nos modes de vie concerne également la vie privée, c'est-à-dire la capacité des individus ou des groupes à préserver, à mettre à l'abri des regards certains aspects de leur existence précisément tenus pour personnels. Du point de vue légal, la vie privée est aujourd'hui reconnue et protégée par l'autorité publique, selon le principe énoncé dans la Déclaration des Droits de l'homme de 1789, principe réaffirmé dans la *Déclaration Universelle des droits de l'homme* adoptée en 1948 à Paris par l'Assemblée Générale des Nations Unies. Ce principe d'un droit constitutionnel à la protection de la vie privée des individus et des groupes est en particulier réaffirmé en 1948 par opposition aux régimes dits totalitaires précisément parce que l'autorité publique refuse aux individus et aux groupes le domaine de discrétion réservé au privé et à l'intime. Cette intrusion de l'Etat totalitaire dans l'intimité du privé est précisément ce qui caractérise le Big Brother du roman d'Orwell, 1984, mentionné au début de ma conférence. Si Orwell écrivait aujourd'hui, il est probable que son Big Brother ferait moins référence à l'Etat soviétique, par exemple, qu'à l'intrusion du numérique dans la vie privée des individus, et ce, à l'échelle planétaire. Une intrusion du numérique que nous pourrions qualifier de totalitaire. Bien sûr, selon l'extension que l'on donne au concept de vie privée, les contenus en sont très variables, ce dont témoignent admirablement les cinq volumes de *Histoire de la vie privée* réalisés sous la direction de Philippe Ariès et de Georges Duby parus au Seuil entre 1985 et 1987<sup>20</sup>. Un sixième volume serait

<sup>17</sup> Jeff Jarvis : *La méthode Google. Que ferait Google à votre place ?* 508 p., Pocket, 2011.

<sup>18</sup> Bernard Stiegler : *Mécréance et discrédit. 3. L'esprit perdu du capitalisme*. 127 p., Galilée, 2006.

<sup>19</sup> R. Chardonneau, S. Caumont, F. Kandjian, F. Talazac : *Google Analytics, Tag Manager et Adwords. Dopez votre ROI\* sur Google ! Coffret 3 livres*, 896 p., ENI Editions, 2016. \*ROI = Return On Investment.

<sup>20</sup> Philippe Ariès et Georges Duby (dir.) : *Histoire de la vie privée*. 5 volumes (1985-1987). Réédités (sans illustrations) en collection Points Histoire.

aujourd'hui à rédiger, qui examinerait les métamorphoses de la vie privée à l'ère numérique, quand les données personnelles jouent un rôle fondamental dans l'économie numérique actuelle. Je parle d'intrusion pour dénoncer la manière dont le web parvient à violer la sphère privée des internautes. C'est en effet à partir de la gratuité d'accès à de nombreux services du web que l'utilisateur échange, de manière souvent inconsciente, ou en tout cas irresponsable, ses données personnelles.

Avec le développement du numérique, il est devenu urgent de repenser les frontières de cette sphère privée, qui ont été déplacées par l'extension croissante des domaines de la vie connectée.

Le péril réside en ce que de nombreux usagers ont du mal à prendre conscience de enjeux de leurs contributions sur le net. Il leur paraît anodin de partager sur le réseau tel détail infime de leur vie privée, sans réaliser, ou en oubliant – car telle est la loi du net, celle de *l'entropie mémorielle* – que les données générées sont soumises à des analyses automatisées de plus en plus complexes, et conçues pour en extraire bien plus que ce qu'elles peuvent laisser transparaître au premier abord, et qui sera évidemment mis à profit par un publicitaire. C'est ainsi par exemple que Facebook suit à la trace la navigation de ses membres, même lorsqu'ils ne sont pas connectés au site. Pensons notamment au petit onglet « J'aime » (je « like »), aujourd'hui adopté par la quasi-totalité des sites, qui sert de ciblage publicitaire et agit comme un mouchard en transmettant à Facebook ou autres réseaux sociaux en ligne des informations sur chaque visiteur, enregistré ou non. Même Twitter, qui en principe ne vend pas de services de publicité ciblées et se présente comme un outil de microblogage permettant à un utilisateur d'envoyer gratuitement sur internet de brefs messages appelés *tweets*, cède ses données à des sociétés d'analyses, prouvant encore une fois qu'en l'état actuelle du numérique sur le web, la gratuité n'est qu'une façade.

Face aux dérives et aux périls présents, comment les utilisateurs du numérique feront-ils face à l'avenir ? Face aux technologies et aux sollicitations informationnelles qui vont aller en se multipliant, les utilisateurs pourront-ils demeurer les acteurs et les gestionnaires de leurs tâches et des liens sociaux qu'ils entretiennent sur le net ? A l'heure actuelle, nous constatons déjà de la part des utilisateurs une fragmentation de l'attention et un déficit de mémoire dû à la dispersion des activités. Les périls ne sont peut-être pas si grands, mais rien ne nous garantit pour le moment que nous soyons en mesure de préserver notre fonction de sujets et auteurs de nos décisions, et que la généralisation des usages du numériques nous permettra de préserver intactes ce que les psychologues appellent nos capacités émotionnelles et cognitives.

Une prise de conscience individuelle de ce que sont réellement les médias sociaux et leurs objectifs commerciaux ne suffira probablement pas à préserver notre intégrité de sujet libre et pensant. D'où le détour par le collectif, par le sociétal, et une nécessaire réflexion sur le défi démocratique, qui fera l'objet de notre prochaine séance.

---